

SAMIRA EL AYACHI

Le ventre des hommes

ROMAN



 l'aube

LE VENTRE DES HOMMES

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

L'éditrice remercie Chloé Viard et Damien Rousseille.

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4474-8

Samira El Ayachi

Le ventre des hommes

roman

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE

AUX ÉDITIONS DE L'AUBE

Quarante jours après ma mort, 2013

Les femmes sont occupées, 2019 ; Mikrós littérature, 2020

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La vie rêvée de mademoiselle S., Sarbacane, 2008

À mon père, Mohamed El Ayachi
À ceux de la fosse 4/5 sud
Aux enfants et aux familles du bassin minier
À ceux qui se lèvent, toujours

I

RUE GEORGES-BIZET

ÉCOLE PRIMAIRE MARTHA-DESMURAUX,
LE LUNDI 14 NOVEMBRE 2016

C'est à mon père que je pense au moment où ils viennent me chercher. Ils sont deux. Deux, quatre, six hommes en bleu, debout, au seuil de la salle de classe, suivis de Dora, la dame qui s'occupe du ménage, et de nombreuses personnes qui les entourent.

— Veuillez nous suivre immédiatement.

À ces mots, mon visage se tourne vers mes petits. Je regarde Dora, Dora hausse les épaules et fait les yeux ronds, ronds et tremblants. Je regarde encore mes petits, comme si je les découvrais pour la première fois. Je les vois. Ou plutôt ils m'apparaissent. Comme en peinture, comme face à un tableau. En pointillés, par petites touches, épars, lumineux, illuminant l'autour, le reste se muant en un épais brouillard. Je bois la lumière. Toute la lumière. Je vois mes beautés, incrédules et bruyantes, accaparées par leur enfance. Quelques secondes à peine. Puis je regarde mon livre de géologie du Moyen Atlas. Laisse là les points

cardinaux, la rosace aux pointes bleues, les eaux de l'oued de la vallée du Drâa. Range mon agenda, mes stylos dans la trousse, mon téléphone, sans oublier le chargeur. J'attrape la sangle du sac, enroule mon manteau de laine autour de mon bras. Regarde les enfants une dernière fois, mes yeux croisent ceux de Samba et de Soraya.

— Je vous laisse avec Dora.

Je passe la porte de la salle de classe. Les six hommes en bleu m'escortent. M'entourent. M'enclavent. Quatre derrière, deux devant. C'est à mon père que je pense à ce moment-là.

Je n'avais jamais vu à quel point le couloir de l'école est long. Long et lent. Ce n'est pas un couloir. C'est un long tuyau, un seul boyau aux flancs colorés de dessins. On y retrouve des mammouths, des dinosaures, des fleurs sans pétales et des végétaux fantastiques qui dansent et nous invitent à entrer dans la ronde. Et, d'un autre côté, la fresque bleue. J'essaie d'accrocher mon regard à la fresque. Je me dis que jeudi, on la reprendra, il faudrait la terminer pour les vacances de Noël, ça serait bien. Je marche et je sens que ma jambe droite me soutient. Le couloir s'est allongé de plusieurs mètres et de plusieurs millièmes de seconde. Il semblerait que dans les moments de grande alerte, la conscience modifie nos perceptions. C'est pourtant

bien la silhouette de la directrice qui apparaîtrait tout au bout du couloir, et qui au moment où nos regards doivent se croiser, projette son attention sur le mur d'en face, celui d'à côté, ou sur le sol, « *Anywhere Out Of The World* », dirait le poème. Impression soudaine de ne plus exister, de ne plus avoir de consistance, que les murs m'ont absorbée. Et puis très vite, après la première porte, un attroupement grouillant de parents, d'enfants, de passants dont les yeux furieux se fixent sur moi ; j'entends le bip des téléphones portables en mode vidéo et aperçois l'œil noir d'un appareil photo reflex. Après avoir traversé la cour de récréation, après avoir franchi la grille qui sépare l'école de la voie publique, j'identifie une horde d'autres hommes bleus devant deux ou trois voitures, et un fourgon. Je lève les yeux et. Est-ce ma vue qui se trouble ? Je crois voir un oiseau de fer loin dans le ciel qui tourne et s'approche de nous tandis que sur les deux bâtiments d'en face, de longues silhouettes noires pointent de longues tiges, vers qui, vers quoi ? Je m'arrête subitement. Esquisse un pas en arrière. Mon dos se heurte à un obstacle. L'un de ceux qui m'escortent se tourne vers moi.

Je regarde mes mains. Aucun sang ne coule. Je regarde mes mains. Ai-je tué quelqu'un ? Je ne me souviens de rien. Mes affaires sont saisies et mises sur le siège arrière du fourgon. Mes poignets menottés et serti de cliquetis de fer. Mon corps cloué sur le siège

arrière. La clef dans le contact, la voiture qui démarre, les gyrophares, les chauffeurs et les taxis, les vélos, les motos qui dégagent le passage, les clignotants, les klaxons, la nuit qui m'entoure, la nuit en plein jour, la nuit qui en une seconde a coupé court.

Il est 17 heures 45 quand nous pénétrons dans le grand bâtiment. La dernière fois que je suis venue dans un endroit comme celui-là, c'était pour une déclaration de cambriolage. Quelqu'un avait visité la maison des parents alors qu'ils passaient l'hiver au pays. C'est Mohand, le plus grand des frères, qui avait découvert le saccage. Nous avons appelé le 17. La police est intervenue pour constater l'intimité mise à terre. L'intimité démolie. Une maison retournée. Les placards vidés. Les trésors d'une vie de pauvres assoupis. Après ça, il avait fallu aller au commissariat signer la déclaration. Les néons froids, les murs froids, les affiches d'information, les consignes de sécurité, l'odeur de peinture défraîchie.

Tout y est identique, même le grand homme sec à l'entrée qui fait l'accueil et organise la circulation des visiteurs ou des cambriolés.

Et tandis que mon corps aux poignets ferraillés longe le hall principal escorté des deux hommes en bleu, tandis que je découvre qu'il est difficile de marcher droit sans l'aide de ses bras, de ses coudes qui

poussent l'air, sans l'aide des épaules, je sens que ma jambe me lâche doucement, que ma jambe tremble, je sens des yeux lourds peser sur moi. Tout le monde me regarde. Ou alors personne ne me regarde. Et peut-être est-ce moi qui retourne les yeux du monde sur mon passage. Peut-être est-ce moi qui fais exister cette voix qui me harcèle et exige que je réponde à cette question. « *Comment as-tu fait pour tomber aussi bas ?* » Pour répondre... j'aurais besoin d'un café brûlant, d'un coussin chaud, besoin d'une oreille amicale tendue vers moi, d'une paire d'yeux qui me diraient tout doucement, « *Parle-moi, Hannah, je suis là* ».

— Vous savez pourquoi vous êtes ici ? Pièce d'identité s'il vous plaît. Alors, vous ne voyez toujours pas ? Vous devez le savoir puisqu'on a reçu quinze coups de fil de parents en une heure. Nous avons alerté la DGSI. C'est la procédure. Madame, je viens de vous dire que nous avons des éléments graves contre vous. Je vous invite à coopérer, tout se passera bien. Vous ne voyez toujours pas ? Alors, je retrouve la note. Voilà, ça y est. C'est écrit ici, je l'invente pas. C'est écrit là, c'est pas de moi, j'y suis pour rien ! C'est pas moi qui ai commis les faits, pas moi qui rédige les textes de loi. Bon, je vais vous poser des questions pour enregistrer votre identité. C'est assez long. Puis on prendra votre déposition, déjà. Ce sera une bonne chose de faite.

Nom, prénom, votre adresse, adresse des parents, date de naissance... Je vous laisse me raconter ce qui vient de se passer à l'école. Les faits...

À l'instant où je suis, assise sur la chaise en plastique, j'aimerais convoquer cette oreille amicale. Puisque nous nous sommes trouvés, au hasard de cette chose que l'on appelle les circonstances, puisque vous êtes là et moi ici, j'aurais besoin que vous restiez près de moi. En témoin, en garde-fou, en silence, ça me va aussi. Cette oreille amie sera la vôtre, si vous le voulez bien. Le fait est que je ne peux pas « *exposer les faits* ». Comment les choses se sont-elles imbriquées – depuis le début des débuts –, comment les choses se sont-elles nouées entre elles, si bien qu'on a atterri tous les trois ici dans le bureau étrié d'un commissariat, vous, ce policier et moi ? Les faits, je ne les ai pas. Les faits, je les cherche encore. Pour l'instant, tout ce que j'entrevois, c'est une série d'images juxtaposées. Un assemblage de sons, de mouvements en couleur, de sensations. Mes mains qui ont porté autour d'elles des menottes me regardent alors. Je me sens redevenir petite, toute petite, dans un monde qui devient vieux et visqueux, un monstre qui m'étrangle et veut me faire parler. Face aux questions trop nombreuses, aux questions qui me foncent dessus, le silence m'enveloppe. C'est à mon père que je pense tandis que toute

LE VENTRE DES HOMMES

la honte du monde soudain m'attrape par-derrière, s'accroche à mon dos, s'enroule doucement autour de mes épaules. Mon père. Nos empêchements. Puis mon bel enfant qui me manque déjà tant. Je vois le visage de mon bel enfant. Son corps chaud que j'ai peur de perdre. À cet instant, je voudrais le retrouver, courir vers lui. Je vois le visage de mon père, celui de mon bel enfant, mon père, mon bel enfant. Et puis. L'enfance, toute mon enfance comme une claque froide se jette sur mon visage.

*

COMMUNE DE M./LENS,
DANS LE PAS-DE-CALAIS. 1987.

O n nous a annoncé qu'il passerait à la télévision. Toute la journée, puis toute la soirée, nous avons attendu l'instant *t*. Nous serions bien au rendez-vous. À l'école déjà, les corps trépignaient. De retour à la maison, nous prenons le goûter puis nous mettons à vite faire, bien faire les devoirs, nous auto-amputant de la si délicieuse séquence dessins animés d'après-école, sur la télévision Pioneer. Le soir tombé, on est accroupis devant le meuble de bois en chêne. Le dîner, composé de tartines de pain et de sardines à l'huile d'olive, se déroule dans un silence dont nous

découvrons, en même temps qu'il s'étire, la tessiture, l'épaisseur, le fond sans fin. Au bout d'un temps inédit, des fourmis grimpent dans les jambes. Le corps réclame de bouger. Le soir lourd arrive. Les bouches commencent à se tordre, les paupières cherchent une faille pour tomber. La mère lance de temps à autre des « *Allez vous coucher, les Indiens, demain l'école!* » Elle tente de se faire entendre, sans y parvenir – jamais, sa langue n'a plus d'effet sur nous depuis longtemps. Les yeux piquent. Les corps se courbent. La horde des enfants que nous sommes s'engouffre dans un pari, « *Celui qui dort en premier pue des pieds!* » Alors nous restons là. Statues de briques rouges. Incapables de quitter la machine des yeux, ne serait-ce qu'une demi-seconde. La petite a fait pipi dans sa culotte et son urine chaude fait des auréoles sur le tapis. Ça sent sous nos pieds mais personne, parmi les grands, ne se lève, personne ne dit rien à maman par peur que l'affaire n'engendre un chaos dans notre organisation huilée. Les deux petites devant, les deux moyens sur les côtés, les deux grands ont droit à des chaises plantées à cinquante centimètres de l'écran. Quand soudain : « *Hourra!* » Il y a un générique très court. Un présentateur qui présente. Puis. Il apparaît à l'écran. L'homme immense, à la peau brune, avec un chapeau rouge fixé fièrement sur la tête. Un groupe d'hommes se tient derrière lui, debout et raide comme un bloc

de glace. Des cris d'excitation fusent de toutes parts dans le salon. Les petites tombent à la renverse puis sautillent dans tous les sens. Le frère lève les bras et exulte. Les petites pleurent, exigent qu'il rentre à la maison maintenant – que c'est injuste, elles ne l'ont pas vu depuis longtemps. Maman tourne autour de sa salle à manger avec un chiffon mouillé d'eau et d'émotions inconnues, de l'eau coule de ses yeux de charbon, sa main s'arrête parfois sur son ventre bombé d'on ne sait quoi. Les grands disent qu'ils n'entendent rien et qu'il faudrait la fermer. Ils distribuent des tapes sur les têtes et nous nous protégeons avec un bouclier fait de nos mains jointes au-dessus du crâne. Bientôt, un journaliste pose une question. Et la caméra passe en gros plan sur lui. Personne n'avait jamais vu son visage comme ça: de cette taille, rond et luisant, la peau plissée, avec une barbe brillante. Les yeux fatigués, emplis d'une lueur particulière. Il dit des mots dans le micro, dans la langue de la télé, et aucun d'entre nous ne reconnaît sa voix. Électrisée. Nous sommes fous de joie et d'excitation.

Après son passage, quelqu'un a éteint la télé et nous a envoyés au lit. La fiesta a continué jusque tard dans notre chambre partagée. Impossible de dormir. Moyen frère n'arrête pas de dire que maintenant qu'il est passé à la télé, on est célèbres et riches. Les petites se mettent à dresser dans le ciel la liste des poupées américaines

qu'elles pourront réclamer. Avant de réciter comme chaque soir la prière rituelle et de m'abandonner aux impossibles sous ma couverture grise, une image me revient en boucle devant les yeux. Une vignette collée à l'intérieur de l'écran de télé qui clignote et scintille : le nom et le prénom de mon père en lettres capitales d'imprimerie. Ça y est, je sais lire.

À part ça. Personne n'a jamais su ce que papa avait eu à dire.

*

Nous habitons une petite maison des mines, dans les corons, rue Georges-Bizet. Maison toute en brique, identique à ses voisines, composée d'une pièce principale en bas, d'un petit salon, d'une salle à manger, de deux petites chambres à l'étage. Un jardin sur l'avant. Dans la maison des mines, on connaît la surpopulation, la superpopulation même, et c'est bon. Dans la maison des mines, on est tellement les uns sur les autres que la maison des mines n'en peut plus. Parce que la vie ne peut pas se contenir à l'intérieur d'un toit si petit, parce que les murs ne peuvent pas contenir l'enfance en fièvre qui s'agite, alors la maison des mines pousse les briques, pousse les corps, et nous met dehors. Les enfants de notre famille et ceux des familles de toute

la rue : dehors. Tous les murs sont abolis. On vit avec la rue. Avec les dehors. Notre fratrie, c'est la zone tout entière. Nos jardins sont les parcs municipaux, nos terrains de jeu sont les trottoirs d'en face. Rentrer à la maison, c'est vraiment à la fin de toutes les solutions. Parce que la nuit va nous manger. Parce qu'on crève de soif ou de faim. Parce que nos jambes n'en peuvent plus. Ou alors parce que l'un de nous saigne à la mort. Et qu'on n'a rien pu faire.

Parfois, le soir, on se donne des rendez-vous. Après le dîner, on pointe encore nos petits bouts de nez dehors. Je vois la lune qui me regarde, qui se déplace quand je me déplace. Je remplis un bol de lait chaud et au matin la lune a tout bu. Des langues jalouses disent que ce sont les chats de gouttière qui sont passés par là. Je hurle à la mort que non. La lune est blanche grâce au lait que je lui délivre : du bon lait entier en pack UHT de l'Intermarché et maman ne dit rien, elle ne dit jamais ni oui ni non, pour elle l'enfance est reine de toute façon. Je crois que pour maman aussi, *Ayûr*¹ est un amoureux secret, surtout la nuit. *Ayûr* la prend dans ses bras, éponge les tristesses et les mélancolies. La lune ne répond pas, mais nous connaît mieux que le monde entier.

1. Lune, en langue amazigh – nom masculin.

J'ai cinq ou six ans, je me tiens debout dans la baignoire improvisée de la salle d'eau. La baignoire est un bac de cuivre gris installé dans une pièce qu'on appelle « *la baraque* », et dans laquelle les adultes de la maison entreposent le frigo, la mobylette bleue de papa, le stock de charbon, les outils, et tout ce qui n'a pas de place à soi. Dans le bac de cuivre gris, maman renverse de l'eau chaude. J'ai joué tout ce que j'ai pu dans l'eau gonflée de savon, j'ai observé l'eau creuser doucement des stries blanches sur les phalanges de mes doigts. Maintenant j'ai froid.

Je crie vers le plafond puis vers le mur criblé de fissures. J'espère que ma voix humide passera à travers les couches de placo, à travers le trou de la serrure. Je prends une inspiration, gonfle mes poumons. J'espère que quelqu'un se souviendra que longtemps plus tôt, j'ai été plantée là. De toutes mes forces réunies en ma gorge, j'appelle. « *Maman! Maman!* » Je crie encore. Maman ne m'entend pas. À mes côtés, un petit garçon joue à Goldorak. Je tape sur l'épaule de ce frère. « *Fais comme moi.* » À deux voix, c'est sûr, on sera sauvés de la langueur et de la grippe. « *Maman! Maman!* » Maman arrive, tenant d'une main forte l'anse d'une bouilloire brûlante. Elle ordonne que l'on s'écarte et verse l'eau frémissante dans le bac gelé.

Deux mers opposées se rencontrent et nous voilà, dansant dans un bassin originel recomposé. Jawad près de moi exulte. Pour quelques minutes seulement. Il est l'heure d'en terminer.

Maman attrape le gant de toilette, le pain de savon de Marseille, trempe l'un après l'autre dans l'eau réchauffée puis saisit le corps d'une fillette qui ne sait pas tenir en place. Une main petite mais forte se fixe sur mon épaule, l'autre s'est enfoncée dans le rectangle fuchsia. La main gantée de rose et de savon blond s'accroche au cou, puis descend sur le dos et frotte frénétiquement la peau; le gant remonte vers l'épaule en de vifs mouvements circulaires, vient rejoindre l'avant-bras, se couche vers une aisselle, insiste en ce lieu qui chatouille et me fait frémir au point que mon corps vacille et que je risque de perdre l'équilibre, mais l'autre main me maintient fermement, à présent par la taille; la main hantée par la propreté poursuit son voyage dans les plis de mon corps à la recherche de toute trace de terre, d'herbe, de feutre ou de peinture à éradiquer; la voilà sur mon ventre, s'accroche au nombril, descend encore vers les morceaux de peau du centre des mondes, mais s'arrête net. Je porte une culotte.

Elle se mettra à frotter les jambes, les cuisses, les genoux, les pieds. Furtivement, elle écartera l'élastique pour que passe le savon devant, derrière, sans insister. Elle remplit un seau d'eau froide qu'elle mélange à l'eau

de la bouilloire. Elle me rince à grande eau. Encore une fois maman écartera discrètement l'élastique de la culotte « spécial bain », rincera devant et derrière. Puis elle nous enroule dans des serviettes immenses et nous nous accrochons à son cou chaud.

*

A'Samar. J'aime la nuit. D'ailleurs c'est la nuit que je suis née. C'était un samedi. On s'en souvient tous. Parce que pour la première fois papa travaillait double et qu'à son retour il a pu choisir le prénom d'un de ses enfants lui-même. Le problème avec la Nuit. C'est que la Nuit y a personne pour emmener maman à l'hôpital. Parce que papa est à la mine, au travail de nuit. Dans la nuit, maman, qui avait honte de son corps qui gonflait et éclatait de tous les côtés, est allée frapper à la porte du voisin d'en face. Pierrot qu'il s'appelait. Fallait vite l'emmener à la maternité.

« *Hé, Mohamet' ! Eut' femme elle a failli accoucher din m'carrette.* » Pierrot raconte ses péripéties à toute la cité du Maroc le lendemain, à papa la gueule noire pas encore bien lavée. Il sourit doucement, le remercie faute de rien, espère que *ch'carrette* va bien, qu'il peut passer la laver le matin, l'intérieur, l'extérieur, et même les jantes s'il faut. Le droit à l'intimité, le droit à la pudeur, ça n'existe pas dans les corons. Tout le monde sait quand

LE VENTRE DES HOMMES

et comment ta femme va accoucher. Quelle est la voix de ta femme quand ça la lance, quand les contractions commencent. On appelle ça aussi la solidarité alors le papa peut rien dire sauf s'excuser, remercier, se retirer – en silence. Pas de secrets pour ceux de la fosse 4.

Maman, elle pousse en silence. 4 heures 45, maternité de Lens. Pendant que maman toute seule. Sans comprendre un mot de ce que les autres disent autour. Pendant que maman retient sa douleur toute seule dans sa tête et dans sa langue, sans les sœurs et les accoucheuses qui lui tiennent la main, brûlent de l'encens, chantent et prient l'arrivée d'un nouveau membre du corps de la tribu. Papa frappe sur les gaillettes, pousse des berlines. Tous les deux, on arrive par une Grande Nuit.

*

Ma mère a le ventre gonflé, je ne sais pas pourquoi, quelque chose gonfle dans son ventre, et un jour de septembre, une voisine polonaise nous attrape par le bras, deux fois par jour aller, deux fois par jour retour, elle baragouine en polonais toute seule à voix haute, on pense qu'elle est folle et pour elle on surveille la route, on surveille qu'elle nous jette pas dans une bouche d'égout, mais elle nous dépose dans un beau bâtiment coloré.

Là, on y retrouve la même bande de zoulous qu'on connaît dehors. Et d'autres enfants encore. Madame Vache est gentille. Dans notre salle, il y a plein de jouets, plein de poupées, des affiches incroyables avec des planètes et des soleils qui tournent dans le ciel noir, tout un monde d'enfance propre et bien ordonné. On peut jouer avec tous les jouets sans payer. Madame Vache me montre des drôles de signes. Des signes faits de bâtons, de ponts, de queues de souris, des rondes et des boucles qui tournent. Elle me montre tous les jours celle qu'elle appelle avec affection « *la langue française* ». On aurait dit sa meilleure amie, comme l'est pour moi ma copine Magali, que ma mère appelle Gamila. Madame Vache m'offre un petit livre avec des mots rangés dans un ordre du plus proche au plus loin, A c'est le plus proche, et Z le plus loin dans les pages. Dès que je peux, je leur rends visite. Chaque page est un bac rempli d'aventures potentielles et de promesses infinies.

Magali Karmizek. Mario Picelli. Mohamed Hamza. Ludovic Fradjuk. Autour de moi chacun parle et gesticule ses langues. Moi aussi, je parle la mienne, celle de ma mère. Un arc-en-ciel se dit « *Fiancée de la pluie* ». La télé se dit « *Boîte à merveille* ». Très vite je comprends que comparativement aux adultes qui m'entourent... moi, j'ai un trésor. Moi, je sais lire et

écrire dans la langue d'ici. Il faut que je m'accroche à la boucle, aux deux petits ponts, au bâton avec à la fin une petite queue de souris. Je ne sais pas d'où me vient cette foi inébranlable que c'est par là que je dois aller, creuser, pousser les murs pour. Agrandir ma maison.

On dérange la table de la salle à manger de maman avec nos livres et nos cahiers, on embête l'organisation, maman pousse nos affaires avec un air agacé de ne pas savoir comment faire avec toute cette paperasse-là alors qu'il faut poser la soupe. À part madame Vache, personne ne surveille nos lignes d'écriture. Parfois, le papa nous regarde et nous dit, « *Faut bien travailler à l'école si tu veux pas finir comme nous* ». Et puis c'est tout.

*

C'est un jour sans école. Quelqu'un frappe à la porte de la maison. Il y a ce réflexe dans l'air depuis quelques mois. Ce tressaillement qui parcourt le corps des habitants de la baraque à chaque fois que quelqu'un frappe chez nous ; je ne sais d'où vient ce réflexe mais il est là, inscrit dans le pli de nos os, personne ne nous a rien dit et pourtant arrive le petit coup électrique qui nous met dans un étrange état d'excitation et de peur. On se regarde. Nous n'attendions personne. Maman a le tic de faire bouger le rideau, puis d'aller se cacher dans

la cuisine. Ça frappe à nouveau, et Mohand ouvre la petite porte de la petite maison. Un monsieur sévère se présente. Avec ses grosses lunettes, un corps amaigri. Un homme sévère avec une mallette, accompagné de deux autres hommes.

— Va chercher ton père, jeune homme !

Mon frère est là qui se décompose. Nous avons reçu l'ordre de ne pas déranger papa pendant la sieste. Tout le monde le sait.

— Dis-lui que c'est de la part de l'État.

Conciliabule rapide entre nous. « *Léta.* » « *Léta.* » On ne sait pas ce que c'est. Nous avons l'habitude que des gens viennent frapper à la porte mais souvent, ce sont des gens de notre cité. Lui, cet homme bien habillé avec un costume et une cravate, il vient chez nous de la part de qui ? Mohand est parti chercher papa. Ça frappe encore une fois à la porte. Il ouvre. Un représentant de la mort. Mon père nous regarde. Ses yeux biscornus nous fixent. Papa souhaite se reposer.

— Huissier de justice assermenté.

Il y a mon père, son manque de sommeil, ses yeux épuisés qui s'ouvrent et deviennent jaunes. Mon père qui lève les yeux au ciel et se met à hurler. De la bave tout autour de la bouche.

— Prenez, prenez, regardez, j'ai quatre planches, et prends mes enfants aussi, si tu prends un clou tu prends mes enfants avec et tu les fais grandir !

LE VENTRE DES HOMMES

Je vois mon père qui pointe son doigt vers nous, et nous désigne un à un : Mohand, Jawad, Hannah, Zyneb, Louisa... Je vois l'homme de la mort se tourner vers nous, son regard qui croise le mien, j'ai peur qu'il me vole, qu'il fasse ce que mon père lui dit, je vois mon père, son visage gris, puis rouge, il se transforme en monstre, ses poings frappent le mur, l'homme entre, vient vers nous – nous figés –, nous contourne, regarde les banquettes de bois recouvertes de tissus fleuris, regarde le tapis, les bibelots, la nouvelle armoire de bois, il fait le tour, fait signe à un de ses accompagnants de venir, celui-ci prend la télé, la nouvelle, puis ils s'en vont, laissant mon père en nage au milieu de la pièce, et le milieu de la pièce sans plus de télévision. Nous n'aurons plus de dessins animés le soir. Ni le nom et le prénom de mon père en lettres capitales d'imprimerie dans le carré de la télévision.

*

Je ne vois pas souvent papa, pas papa seul. Il y a du monde. On croirait une fête tous les jours. Tous les soirs. Les pères de la cité, mais aussi des étrangers à notre coron qui viennent nous rendre visite. Nous amènent des vêtements dans de grands cabas blancs. De la nourriture. Des pommes de terre. Ils donnent un peu d'argent à maman. Même le maître, un jour,

s'approche de ma table, et me donne des cahiers et des crayons. Me demande comment ça va papa à la maison.

Qu'est-ce qu'il a papa ?

Papa fume beaucoup. Des gauloises bleues. De plus en plus. Et il tousse. Je crois que papa a la silicose. En plus, j'ai vu des affiches sur la mort à cause du cancer de la gorge. La silicose mélangée au cancer de la gorge, je crois que j'ai compris. Papa va mourir.

— Papa, c'est quand que tu vas mourir ?

— Quoi ? Pourquoi tu dis ça, ma fille ?

— Parce que tu tousses beaucoup. Et que tout le monde dit « *Comment va papa ?* »

Papa me prend sur ses genoux. Papa, enfin, me regarde, moi.

— Tu sais, au pays, tu es une princesse amazigh. On est des princes chez nous. Nous habitons un château, avec des grands champs où il y a du raisin, des pommes, des pêches, des fruits plus sucrés que les bonbons, et des puits d'eau, des fontaines, des petits ruisseaux. Je t'achèterai tout ce que tu voudras !

Le lendemain, je dévoile à toutes les filles de l'école mon secret. Ma véritable identité. « *En vrai, je suis une princesse du désert. C'est juste qu'ici, personne ne le sait. Un jour, je vous enverrai des colliers en or.* »

C'est une grande joie ! Nous sommes invités pour la Noël. Chez Jean. Un copain de la mine de papa. Un chef. Chaque année, j'espère qu'il pense à nous. On est si nombreux, ça fait beaucoup de monde à inviter avec sa famille à lui aussi, mais il veut que tout le monde vienne, « *Même les enfants* ». Et alors, quand on arrive dans le petit corridor, je lève les yeux là-haut, et qu'est-ce que je vois, immense, majestueux, habillé de fils d'or et d'argent, de boucles rouges et scintillantes, qu'est-ce que je vois qui touche le plafond ? Mes yeux n'en reviennent pas, ils sont pleins de poussières de diamant : un sapin. Papa a acheté des cadeaux, une grande boîte de chocolats et des choses qu'on ne peut pas toucher dans un sac plastique, qu'il a caché, comme une longue bouteille en verre avec du liège au bout. On passe une soirée incroyable. Dans un salon aussi grand que notre maison tout entière. Chaque année, à table, on essaie de bien se tenir mon frère et moi pour que l'année d'après il ait envie de nous inviter encore. Papa fait l'animation, il raconte des blagues rigolotes, traduit les paroles accidentées de ma mère qui ne fait aucun effort pour apprendre la langue des hôtes. Je me dis que la vie est belle. Que le père Noël aime tous les enfants des cités des mines et de la planète. Il sait ce qu'est notre devise.

Liberté, égalité, fraternité. Tous les enfants ont le droit d'être émerveillés. Même les enfants de mineurs de fond. Papa dit au moment de couper la dinde, *« Toi aussi, un jour, tu viens chez moi en vacances, au bled, tu verras là-bas, ton petit sapin il aura honte de lui, il ira se coucher, nous, on a des géants palmiers dattiers, ils donnent pas des épines mais des dattes à manger, sucrées comme le miel que t'as jamais mangé »*.

J'espère pas que Jean et sa famille viennent. J'espère que jamais ils ne soient tentés. Au Pays du père, à part des dattes trop sucrées, y a que du pain de blé noir, de l'huile amère et des cailloux. Y a rien à faire, rien à manger. Aucune guirlande brillante. Aucune paillette. Aucun confetti électrique. Pas d'eau, pas d'électricité. Juste les yeux du soleil qui te fixent jusqu'à la brûlure. Le sable qui attrape tes chevilles, les mord, et les tire vers la croûte terrestre. Des insectes inconnus longs de deux centimètres qui te bouffent le sang. Et des mouches qui te harcèlent jusqu'à ce que, d'épuisement, tu t'endormes. L'eau que tu bois, faut aller la chercher à dos d'âne, des fois y en a, des fois y en a pas, et quand y en a, y a du sable dedans. Chaque fois que tu bois, tu t'ensables et tu deviens lourd. Aucune bibliothèque. Pour cueillir des histoires, il faut ouvrir l'oreille pendant de longs jours et de longues heures. Refaire le tour

d'un parler oublié. Attendre que la langue à nouveau se souvienne à soi, pardonne tout et vienne te chercher. Alors à nouveau, à la fin d'une longue attente interminable, au moment du thé, à la tombée du soir, quand les femmes parlent d'amour, de leurs maris partis travailler loin d'elles, des diadèmes qu'elles mettront quand ils reviendront, et des nuits qu'elles passeront quand l'amour sera là, de nouvelles histoires dansent devant mes yeux ; elles sont habillées à voix haute, je ne peux pas les retenir aussi bien que les feuilles les retiennent dans un livre mais en attendant, elles sont une fête pour moi.

De temps en temps, alors que chaque jour dure mille heures tant le temps y est long et lent, on aperçoit des groupes de gens au loin. Tous les enfants du village se rassemblent et les regardent, en les hélant, leur faisant signe de la main. Des étrangers. En train de marcher à travers le désert. Il est des gens hallucinés qui dégomment la route depuis la France ou l'Allemagne ou l'Italie et même des Américains pour arriver jusque-là ; leur rêve, c'est de marcher toute la journée dans le désert, se taper le soleil comme une barre de fer sur le crâne, dormir à côté des scorpions, bouffer du pain noir et dur, vivre un bout de la misère de ceux dont on est partis. C'est comme si des gens rêvaient de venir dormir dans les corons, ou de faire

des randonnées sur *euch'terril*, faire des excursions à pincettes *din min coin*, c'est le monde à l'envers, je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils foutent là.

*

Quelqu'un venait me chercher à l'école, on m'avait dit qu'un homme était venu me chercher et on voulait savoir qui c'était. Si c'était un « étranger ». Mais ce n'était pas un « étranger », c'était mon oncle, un membre de ma famille qui était venu me chercher à l'école: j'avais pas pu repartir avec lui. La directrice m'a demandé si je le connaissais, j'ai dit, « *Oui, c'est mon oncle* ». Il était venu nous rendre visite, du bled jusqu'au coron. Qu'est-ce qu'ils se demandaient les gens du bled qui arrivaient là en France et qui étaient coincés avec nous dans un deux-pièces? Est-ce qu'il avait honte, mon père, de ce qu'il était devenu?

Je ne suis plus dans l'école de madame Vache. Je suis à présent à l'école primaire. C'est une période où papa est fort absent. Il travaille de nuit, on a l'habitude, mais ce n'est pas ça. C'est autre chose. Il y a beaucoup d'hommes qui viennent à la maison. Ils se réunissent. Ferment les portes. Ils crient fort. Puis font leur prière ensemble, en rang, ça les calme, puis ils crient encore et parfois ça se bagarre mais

sans les poings, juste en criant trop fort. Maman doit préparer beaucoup de viande et de sauce et elle doit faire beaucoup de pain. Les voisines viennent l'aider. L'inconvénient avec le pain, c'est qu'elles doivent pétrir la pâte, et elles font ça non pas avec la main, mais avec les poings. Avec les frères et sœurs on rigole bien : on dit qu'elles font de la boxe et qu'elles s'entraînent comme ça pour mieux nous frapper ensuite quand on fait des bêtises. Mais du coup, ça fait bouger la table. Le lundi y a toujours des taches d'huile d'olive sur mes cahiers de poésie.

À l'école je travaille bien. Je ne mélange plus les mots de la maison et ceux de l'école. J'ai tracé une ligne droite dans ma tête coupée par deux perpendiculaires. Chaque mot est rangé dans une colonne soit à droite, soit à gauche. Parfois les mots absents d'un côté sont sauvés par les mots de l'autre côté. On s'emmêle les pinceaux et ça donne des trucs rigolos. « *C'est quoi la sa3a¹ ?* », « *Il est quelle heure ?* » On parle un langage avec des trous dedans, dont seul le décor révèle le sens. Comme les petits bonshommes bleus dans la *telfasa* – la *télévision*. Des mots de la langue française finissent par tomber dans nos dialectes, « *T'as mis où la clef du*

1. Tiré de l'alphabet de « tchat arabe », aussi appelé l'*arabizi*, utilisé pour communiquer en arabe à partir de l'alphabet latin et qui utilise le signe 3 pour signifier le son ɣ arabe.

Imario ? » « Elle est où la clef de l'armoire ? » Des mots du parler de la maison tombent dans la langue du dehors. La langue, comme les autos-tamponneuses lancées à toute blinde sur la piste noire à la Ducasse, la fête foraine de chez nous. Elles se rentrent dedans. Se percutent. N'en sortent pas indemnes. On navigue entre plusieurs eaux, ça nous sauve *al hayat*, la *vie*. Parfois, on a beau essayer. Les colonnes dans le tableau ne tiennent plus.

Comme ce jour, un animateur lors d'une fête dans la cité nous donne une consigne de jeu et il ajoute, « *Suivez bien le fil rouge* ». J'ai cherché partout, sur tous les trottoirs, sous les voitures, rien trouvé à part un câble noir qui traîne près des poubelles. Je me plains à l'animateur de ce qu'il est un sacré menteur. Il a ri à pleins poumons. Je découvrais à mes dépens l'existence de passages secrets : les expressions de la langue française, cette coquine.

La maîtresse distribue chaque trimestre le Classement. C'est une longue cérémonie de torture, où elle démarre méthodologiquement par le « *dernier de la classe* », et remonte doucement jusqu'au « *premier de la classe* ». Elle insiste bien sur ce groupe de mots, « *de la classe* ». Quand le Top 10 arrive, je manque de m'effondrer à chaque fois, sa voix ralentit, comme pour